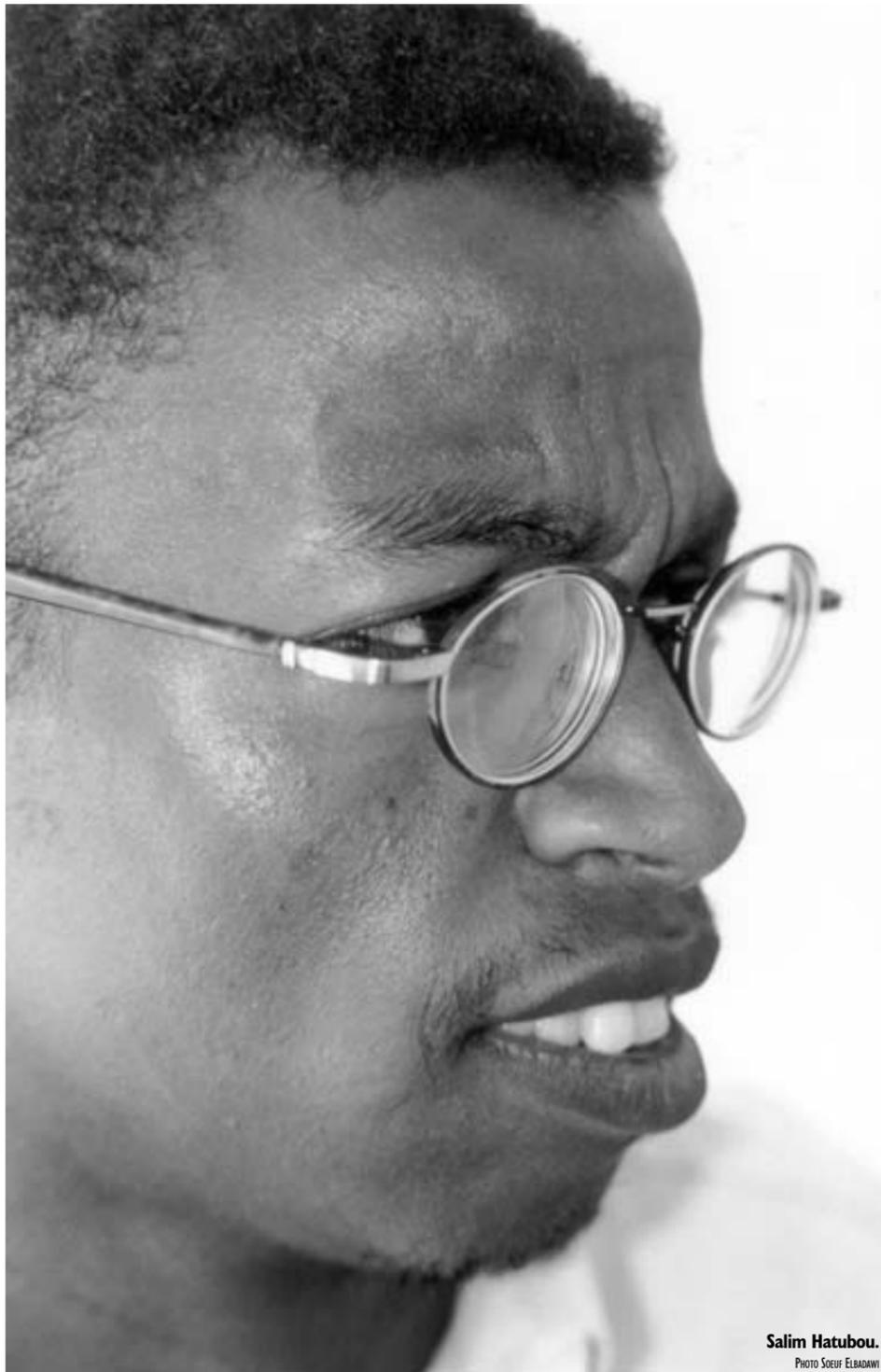


HISTOIRES D'ÎLES, HISTOIRES DE FOUS



Salim Hatubou.
PHOTO SOEUF ELBADAWI

DANS LES DERNIÈRES FICTIONS RESPECTIVES DE SALIM HATUBOU, NASSUR ATTOUMANI ET DAVID JAOMANORO, LA DOULOUREUSE SITUATION DE MAORE APPARAÎT DANS TOUTE SON ABSURDITÉ.

DAVID JAOMANORO et les mythes s'enlisent

Pirogue sur le vide
De David Jaomanoro
Editions de L'Aube, 220 p.

DES CLANDESTINS ET DE LEUR DESTIN VIOLÉ. LES POLICIERS TREMPENT LEURS ANGOISSES DANS LA CHAIR traquée à Maore, pendant que les brigands en profitent : "Sache que tu es ma femme. Le fait de t'avoir introduit sur cette île, sortie de l'hôpital et évité la reconduction à la frontière vaut toutes les dots. Tu me dois soumission, fidélité et respect sans limites" s'exclame un "brigs" furieux. Car ainsi se lisent les nouvelles de David Jaomanoro, qui conte des histoires entre deux rives, là où les mythes s'enlisent en eaux profondes. Des histoires de haine ordinaire, dans un monde, où les petites filles, très tôt, apprennent à se vêtir d'innocence perdue : "Mères à treize ans. Vieilles à quinze. Lutter. Vaincre. Comme jamais femme". Un monde où l'enfance, armée de "gueule-puante", ne reconnaît plus sa mère. David Jaomanoro dresse également le portrait du "Karane" qui truste les consciences avec mépris : "Quand est-ce que ces Malgaches progresseraient enfin ?" Celui du père qui est réduit à "manger" sa propre honte pour espérer son salut, après l'irréparable commis sur sa fille. Celui de la lâcheté du fundi qui prend Dieu pour un proxénète. Celui enfin d'une femme dont le désir vous envoûte au pas des danseuses de cimetière. Son écriture se veut directe et sans concession. Ses mots sont rudes et parlent de

Madagascar, qui, à genoux, rampe dans sa propre fiente. Un "pays saigné à mort, dont le sang rougit les fleuves qui le drainent vers l'océan, l'immense Bleu de tous les oublis". Jaomanoro indexe la coutume, celle qui vous jette les corps des petits garçons non-circuncis aux chiens. "Ignominieuse tradition". Il observe la jeunesse, qui se gorge d'illusions. "Cette nuit, nous allons voyager. Nous irons dans un pays qui s'appelle Dzamaïky. Là-bas, le dzamala pousse en liberté sur toutes les collines, dans la cour, partout. Tout le monde fume et tout le monde est heureux. J'y suis déjà allé plusieurs fois. C'est le plus beau pays du monde. C'est le pays de la liberté".

Et nous retiendrons le jeu des langues, qui empruntent à l'oralité et à l'imaginaire de la mer indianoocéane. Ranaivoson en préface parle d'inflations de mots et de joutes situées à la frontière de l'hyperrealisme et du fantastique. Cette écriture donne l'impression par moments de servir une quête inachevée. Donne le sentiment d'être un cri de détresse. L'imagination des narrateurs est quelque peu tordue. La violence, l'horreur et la perversité des personnages, ne nous laissent aucun répit. Jaomanoro grossit le trait et pousse la logique jusqu'à l'excès entre Maore, où il vit, et Madagascar, où il est né. Nul n'est épargné dans cette chronique des temps perdus. Pas de héros / il n'y a que des victimes / au destin fragile et soumis / dans ces douze nouvelles à la narration hachée / qui transbordent des odeurs de liberté jamais acquise. La pirogue, certes, flotte sur le vide mais elle finit bien par nous émouvoir dans sa longue course.

SOEUF ELBADAWI

SALIM HATUBOU ou le temps des mots

Hamouro
De Salim Hatubou
Editions L'Harmattan, 144 p.

UN LIVRE PARU DANS L'INDIFFÉRENCE, COMME TOUJOURS. LES COMORIENS NE LISENT PAS ET MINIMISENT les jeux de plume sur la scène publique. "Toute notre littérature avance dans l'indifférence totale, je dirais toute notre culture est plongée dans l'indifférence totale" rappelle l'auteur, qui en est à son quinzième texte, en moins de treize ans. L'abnégation, la persévérance et la patience de cet homme paieront sans doute un jour. En attendant, il tient à prouver que les mots ne sont pas aussi innocents qu'on veut bien le prétendre. En exergue de son dernier roman, cette phrase qui sonne comme un ordre de mission à l'oreille du lecteur averti : "Tu exiges que je dise / Alors je dis." Comme une manière aussi de fixer le rôle de l'écrivain en pays conquis : "Une mission, celle de ne pas rester dans le silence comme le font nos politiques et la plupart de nos intellec-

tuels. Ce qui se passe à Mayotte exige la parole."

"Hamouro" raconte ainsi la tragédie survenue dans ce village maorais en octobre 2003. Pendant que la gendarmerie française contrôlait énergiquement "sa" population, au nom de la traque contre les "clandestins" issus des trois autres îles, le maire en profite pour jouer aux pyromanes fous. Comme dans un mauvais film de série "b", il incendie les cases des interpellés. L'affaire a été jugée récemment mais l'écrivain y revient pour que la mémoire reste encore vive. Ses pages se lisent comme autant de fragments taillés dans l'urgence : "J'ai surtout voulu porter à la connaissance du plus grand nombre ce qui se passe dans cette île, dire ma souffrance, celle de voir les miens s'entredéchirer parce qu'ils se laissent manipuler." D'autant que le verdict rendu par la justice française contre le maire xénophobe ressemble à "peanuts" : "L'ambiguïté de l'histoire, c'est que certains Mahorais se revendiquent plus Gaulois que Le Pen et en même temps ne veulent pas accepter la législation française. Plus schizo-phrène que ça, je ne vois pas !"

Mais que peut réellement un écrivain contre l'intolérable ? "Ecrire, écrire et écrire." N'est-ce pas un peu court ? Il est vrai que Salim H. n'a jamais raté une occasion d'interroger ses concitoyens sur une société en crise depuis plus de cent cinquante ans à présent. Là où certains écrivains rechignent à porter le flambeau et préfèrent camper dans des positions de principe, il sort souvent le grand jeu, au risque de se faire taper sur les doigts (cf. L'affaire du "Sang de l'obéissance" paru en 1996) par quelques doyens d'influence. "Ceux qui disent que l'écrivain n'est pas là pour porter un message ne m'ont certainement jamais entendu m'exprimer. Je dis toujours qu'il n'y a pas d'art, qu'il n'y a pas d'écriture sans engagement. Je ne porte pas de flambeau, parce que si celui qui porte le flambeau tombe, il n'y aura plus de lumière, or la lumière doit rester. Ou bien, nous devons tous être des porteurs de flambeaux. Mon engagement n'est pas uniquement dans Hamouro. Le prochain "Les démons de l'aube" est encore plus engagé, il porte sur l'Education Nationale sacrifiée par nos poli-

●●●

... tiques." "Écoute la voix de la montagne en érection" aurait dit le poète Saïndoune Ben Ali pour sacraliser le rôle de cette parole littéraire libérée de toute entrave sur 144 pages. Hatubou, qui apporte du coup une vision moins tronquée de l'histoire commune, devient un élément de référence. "Il ne s'agit pas de réécrire l'histoire des Comores", affirme-t-il, "mais de se la réapproprier, parce que j'estime qu'elle nous a été confisquée et qu'elle a été réécrite. Dans Hamouro, il y a un conte raconté par les humains dans lequel le diable est abominable. Puis, on retrouve le même conte raconté par le diable. Quand Viza demande au conteur "pourquoi", le vieillard répond "parce que ce sont toujours les humains qui racontent les contes et non les diables". C'est pareil pour notre Histoire." Et plouf ! Plouf ! Qui va là ? Un fabriquant d'imaginaire à coups de mots qui tranchent. Plus que jamais dans ce livre, Hatubou fais appel à l'oralité, aux mythes, aux récits hérités du passé, afin d'inscrire la tragédie d'Hamouro dans un espace-temps bien comorien. Afin de l'intégrer dans un contexte politique souvent présenté comme fragmenté et discontinu par ses détracteurs. Il n'y aurait pas Maore et les Comores, comme le soutiennent les amoureux de la division insulaire. Il n'y aurait qu'une histoire que l'adversité prendrait plaisir à découper en petits bouts pour satisfaire à sa soif d'occupation. "Pour moi, les mythes, l'oralité... c'est très important dans Hamouro. Tout simplement, parce que ceux qui se disent Maorais et non Comoriens font semblant d'oublier que nous avons la même identité, qu'ils le veulent ou non. C'est ainsi. Entendre un pêcheur

clamer Mbaye Trambwe sur une plage de Mayotte, là où on nous interdit d'aller, c'est plus que jousissif, je l'admets." Mais le sentiment de fatalité reste quand même bien présent dans ce roman. "Je suis fille d'un pays mort avant sa naissance", crie Kanamagno-L'édentée, la folle de Hamouro. "Peut-être qu'elle aurait pu dire "Je suis fille d'un pays assassiné et plongé dans le coma avant sa naissance"", reprend Hatubou. "Contre les visions fatalistes, il faut juste qu'on fasse renaître l'espoir en chaque Comorien. Regarde, tout le monde attend que AHA change le pays, au lieu de se dire "Nous sommes tous des Sambi ou Sambi c'est nous, changeons ensemble.""

KANAMAGNO-L'ÉDENTÉE, BOULE DE NERFS, REMPLIE D'HUMANITÉ, est quand même l'une des rares à y croire encore, en cette histoire d'idéal communautaire. Elle fera écho dans toute sa geste à cette phrase, qui dit : "Ne pleure pas, ma sœur, car viendra le jour où le soleil brûlera les charognes." Espoir vain ? L'écrivain ne désespère pas, même s'il relève d'une certaine lucidité: "Je crois encore que le soleil se lèvera sur notre archipel, mais je ne serai pas là pour voir ce jour." Révoltante, scandaleuse, épique, sa parole dans Hamouro, fait néanmoins écho à celle contenue dans "Hassanati, de Mayotte à Marseille", un récit jeunesse publié chez le même éditeur, "parce qu'avec Hassanati, j'ai posé un regard tendre sur cette île, pendant que Hamouro reste un coup de gueule. Je dis ça parce que j'ai voulu marquer mon territoire : je suis un enfant de ces 4 îles et je suis un écrivain qui appartient à l'universalité".

SE

NASSUR ATTOUMANI l'esprit du lagon laisse pantois

Mon mari est plus qu'un fou : c'est un homme
De Nassur Attoumani
éd. Naïve, 234 p.

CLAP 1. L'HISTOIRE EST CELLE D'UNE VIERGE INNOCENTE, QUE L'ON SACRIFIE SUR L'AUTEL des hommes. Abusée, flouée, meurtrie dans sa chair, elle découvre que son mari, du nom de Mwin Sodoro, n'est rien d'autre que l'incarnation du mal. Une sorte d'animal rusé, qui, très vite, se débarrasse de sa peau caméléonesque pour laisser place à ses instincts les plus bas.

Trempée dans l'odeur frelatée d'un trembo de grands chemins, sa colère n'a point d'égal. Cet homme martyrise et torture comme pas un. Il est fourbe et se fait passer pour un haut "fonkshonera" de l'administration coloniale. Pour un "grand quelqu'un", dixit la narratrice. Nous sommes alors à quelques jours du déménagement de la capitale comorienne de N'dzoudze à Moroni. Un temps de confusion, durant lequel notre homme use de tous les artifices pour en imposer à ceux qu'il dépouille sans scrupules. C'est ainsi qu'il opère en tous cas à Sohowa, ce village éloigné, où il prend possession de sa femme, comme on le ferait d'une bête, en l'amadouant d'abord, en l'arrachant ensuite à son monde, et, enfin, en la séquestrant. Femme soumise égale femme perdue. Sous le poids des lois séculaires, qui prônent la soumission et le déni de soi, l'héroïne se laisse prendre au piège d'un vaurien, avant

de sortir ses griffes contre les fausses promesses et les mauvais coups, avec l'aide de Halima M'sa, sa complice grand-comorienne. La liberté a toujours un prix et Mwin Sodoro, avouera-t-elle plus tard, n'est qu'un imposteur, un maniaque et un sadique, comparé à Abou-Jahl. Ce qui pousse l'auteur à reprendre Kierkegaard à son compte : "On va répétant que l'homme est un animal sociable ; en réalité, il est une bête féroce, comme le montrent ses dents." La vengeance des femmes dans ce livre sera froide, amère et sournoise. Elle aura lieu à coups de vieux sortilèges. Et le charme un jour se rompt, comme toujours sur ces îles, par une fabuleuse nuit d'interdits.

CLAP 2. CETTE HISTOIRE - HYPOTHÈSE DE LECTEUR TROP ASSIDU devant l'écriture d'un romancier schizophrène -fonctionne comme le monologue déguisé d'une insulaire, se reprochant d'avoir bâtie son destin sur un chemin de traverse, avec des regrets en bout de parcours. Une île-femme prise "dans une nasse", "tel un poisson", qui ravale sa "honte" de s'être fait avoir, contre l'avis de sa propre sœur, par un être diabolique. Une île qui n'arrive plus à se "dépêtrer" du "piège infernal", d'un long processus avilissant. Le réveil des derniers abusés est brutal. Mais on ne refait pas l'histoire avec un mur de lamentations. La victime elle-même nous raconte son désespoir d'un bout à l'autre du livre, à la manière d'une chute différée des Mille et Nuits, au cœur même du dispositif d'oppression, c'est-à-dire au sein de l'assemblée départementale, où elle est invitée à témoi-

gner de sa détresse. Le mariage avec Mwin Sodoro devait mener à Dieu. Le mariage avec la France était synonyme de liberté retrouvée. Que de mensonges en moins de cinquante ans d'existence. Mais attention... car femme abusée égale femme révoltée. Imaginons un instant que les "chatouilleuses" se réunissent un jour dans l'hémicycle de cette assemblée départementale pour réécrire l'histoire contre la manipulation des hommes politiques. L'héroïne en profiterait pour se perdre dans ses souvenirs, opérant des come-back dignes du canapé de psy, avant de s'inventer une ligne d'espoir contre la résignation et contre les "mensonges blancs". Aïe !!! Rappelons que le personnage le plus honni de ce roman reste un usurpateur malgache comme ce fut le cas jadis avec Lou Tsivalou, ce "roi sakalave", nous dit-on, "qui a vendu notre île aux blancs", ces blancs si "inaccessibles", qui "nous effraient à chaque fois qu'ils passent dans nos villages de brousse". Allégorie ? Sans doute ! Toute ressemblance avec des personnes réelles ou des faits avérés étant fortuite, nous n'irons pas plus loin. Les mots seuls doivent pouvoir se lire. Et Nassur Attoumani, cet écrivain né à Ngazidja, ex-Grande-Comore, comme l'annonce la quatrième de couverture, ne fait que rendre hommage à une femme, vendue à la perversité d'un homme, venu de loin sur cette île pour y voir se noyer "sa" propre dignité. Qui dit mieux ? L'esprit du lagon, comme l'appellerait l'ami David Jaomanoro, nous laisse parfois pantois.

SE

SALIM ALI AMIR : "J'AI LA NOSTALGIE"

LE CHANTEUR SALIM ALI AMIR FÊTE SES 20 ANS DE CARRIÈRE. RETOUR SUR DEUX DÉCENNIES DE HAUTS ET DE BAS.

A 44 ANS, LE CHARISMATIQUE LEADER VOCAL DU GROUPE NGAYA CÉLÈBRE SES 20 ANS de carrière. 20 ans de hauts et de bas, de L'Ange noir à Ngaya. Pour l'occasion, Salim Ali Amir organise une fête qui va rassembler musiciens de renom et étoiles montantes. Son but, dit-il, est de réveiller la conscience des jeunes pour qu'ils adoptent une musique d'avenir.



"Très jeune, je comprenais déjà la musique. Voir les gens chanter, ne me faisait pas seulement du plaisir."

Pourquoi tant de festivités pour vos 20 ans de carrière ?

Salim Ali Amir : La célébration en grande pompe est le fruit d'une longue réflexion. C'est le pays de la tradition orale. Les choses passent sans qu'elles soient retenues quelque part. Si elles restent, peu de gens connaissent l'histoire. C'est pourquoi, j'ai décidé moi-même de faire connaître mon histoire et mon travail. Vingt années passées dans la musique, c'est énorme et cela mérite d'être relaté. Je ne vais pas attendre ma mort pour qu'on parle de moi. Je ne veux pas que les gens me découvrent trop tard. Je veux aussi montrer aux gens qu'il y a quelqu'un qui travaille dans la musique. La musique c'est ma vie ; ma préoccupation première. Je suis arrivé à créer autour de cette carrière de chanteur d'autres activités musicales. Je suis arrangeur, technicien, compositeur... Il s'agit surtout, en organisant un tel festival, de rendre hommage à tous ceux qui m'ont encadré durant ces années. Des personnalités, comme moi, qui n'ont jamais lâché. Si j'ai atteint ce niveau, il faut reconnaître qu'il s'agit d'un tra-

vail de groupe. J'ai grandi à côté de grands artistes. Ce n'est qu'après que j'ai fait une carrière en solo. Mais la grande expérience, je l'ai eue aux côtés de Boule des îles et d'autres. Certains d'entre eux sont toujours dans la musique alors que d'autres n'ont pas pu continuer faute de moyens.

Quel bilan tirez-vous de ces deux décennies ?

Malgré les difficultés et le chemin qui reste long à parcourir, je peux dire que le bilan est positif. J'ai lancé plusieurs artistes comoriens. Studio 1, qui le premier a donné leur chance aux artistes comoriens, peut en témoigner. A partir de notre maison de production, beaucoup de musiciens des îles ont

compris qu'ils pouvaient composer leur propre chanson en étant au pays. Bon, dans ma carrière, je voudrais vivre dans un contexte de sécurité artistique. J'ai toujours rêvé d'avoir une protection de mes œuvres. On n'a pas pu ouvrir une école de musique pour mieux assister les plus jeunes, pour faciliter la relève.

Comment se sont passés vos débuts ?

(Hésitation...) Je me rappelle que j'ai été animé d'une curiosité incroyable. Très jeune, je comprenais déjà la musique. Voir les gens chanter, ne me faisait pas seulement du plaisir. J'apprenais le rythme. Les grands comme Boule, Ali Affandi ou Abdallah étaient pour moi des sources d'inspiration. Ils m'aidaient à

avancer. Je me souviens aussi que j'ai beaucoup bossé pour en arriver jusqu'à ce niveau. Pendant les vacances, je passais plusieurs heures au foyer des jeunes pour la répétition. Je ne faisais, pendant cette période, que jouer la musique, manger et prier. Enfin, je garde dans ma mémoire, une période où les gens n'avaient pas de complexes. Hommes comme femmes se trouvaient ensemble en train de danser sans gêne, ni complexe. A chaque chanson, les femmes prenaient les devants pour bouger au rythme du son. Souvent, j'ai la nostalgie de cette époque où les femmes payaient des billets de seconde pour assister au concert en première classe.

On remarque que vous avez connu un coup d'arrêt...

C'est ce que je n'accepte jamais qu'on me dise. Mon rythme est resté comme il était. Il faut voir qu'en 20 ans de carrière j'ai sorti 8 albums, à raison de un tous les 3 ans. Ce n'est pas parce que je ne donne pas un nouveau morceau chaque semaine qu'on peut dire que j'ai connu un coup d'arrêt. Seulement, il y a un mouvement qui s'est manifesté au moment où je préparais un album, il y a deux ans. Je suis en train de me préparer. J'ai mes méthodes de travail et je ne pouvais pas être perturbé par un mouvement de jeunes.

Quel regard portez-vous sur cette nouvelle génération ?

Il faut d'abord les encourager. Mais il faut aussi leur expliquer. Il faut que ces jeunes apprennent à jouer des instruments musicaux et laissent le play-back. Ce style ne les amè-

nera nulle part. C'est pourquoi, j'ai choisi certains jeunes dans mon festival pour les encourager. Fatihi, Anflam, Bourguiba et Cheikh Mc, chacun sait manipuler un instrument de musique. Cette nouvelle génération doit comprendre qu'ils risquent beaucoup en adoptant ce style. D'abord, le public finira par s'en lasser. Le zouk est à la mode et tout le monde s'y plait. Mais après, lorsque le zouk sera démodé ? La musique comorienne est toujours là et a de l'avenir devant elle. Elle est toute nouvelle. Il suffit de creuser un peu pour pouvoir sortir autant de nouveauté. Ensuite, c'est la musique comorienne qui va leur donner des chances à l'extérieur. Personne ne viendra inviter un Comorien pour représenter le zouk. Avec notre répertoire, ils peuvent rapidement trouver une place dans le monde de la musique. Notre musique est très riche avec les différents brassages qu'elle a connus.

Pendant ces 20 ans, quel a été l'apport de l'Etat ?

D'une manière générale, l'Etat est absent de ses obligations. Il manque une politique culturelle, une orientation pour ces jeunes très motivés par la musique. Mais on constate que les gouvernements successifs oublient la jeunesse. Ni le sport, ni la musique ne sont encouragés. Il suffit à l'Etat de soutenir ces jeunes pour lutter contre le chômage. Ils sont plusieurs groupes dans le système, qu'il suffit de renforcer pour que cela devienne leur vie.

RECUEILLI PAR AHMED ABDALLAH